

Les empreintes du vent

Jean-François Bacot

Number 51, Winter 1992

Le suspense

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15137ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bacot, J.-F. (1992). Les empreintes du vent. *Moebius*, (51), 127–147.

LES EMPREINTES DU VENT

Jean François Bacot

«... Je passai par une sale période jusqu'à ce que j'eus réalisé que rien ne pouvait m'arriver qui ne fût arrivé à tous les hommes avant moi. Quoi que j'eusse à faire, les hommes l'avaient fait, depuis toujours.»

E. Hemingway

La ventana n'avait jamais eu de vitre. Elle avait été condamnée. Luz épiait au travers des lames horizontales de la jalousie les écoliers qui, en contrebas, suivaient une leçon de gymnastique. L'enfance était pour elle nostalgique : mémoire d'effacement, futur éliidé.

– jouée, blousée, trompée, flouée...!

Elle rythmait ces mots en frappant de ses poings les chambranles de la fenêtre.

– Lost generation!

Nous n'avons même pas eu le prétexte d'une guerre, pensa-t-elle, pour nous laisser rouler par l'Histoire. Même si elle avait eu quelques velléités de croire, ne se trouverait-elle pas en manque, en panne d'objets auxquels elle puisse mordre? Soudain l'autonomie, son credo, s'évanouissait

comme souveraineté devant l'infrangible solitude de l'instant.

C'étaient les piailllements qui avaient attiré son attention. Sous l'étendard national, on les avait revêtus d'uniformes : chemise blanche, jupe ou short rouges. Dans la touffeur de cette fin de matinée, le professeur indolemment adossé au mur de l'école donnait – sans grande conviction – ses directives. Le glissement progressif d'un bataillon, filmé par Chris Marker, dont la marche se liquéfiait insensiblement en rumba lui revint à l'esprit. Instinctivement, attention et sympathie de Luz allèrent au plus indiscipliné, au plus insoumis. Longtemps elle observa ses gestes d'exécution qui se faufilaient toujours entre les mailles de l'exécution. Sous cette chape qui n'était pas uniquement tropicale, ce jeu se gorgeait de sens.

Au pied de l'hôtel dont le lustre relevait d'une autre époque s'étendait l'ancien quartier résidentiel du Vedado. Au loin se profilait l'avenida de Los Presidentes.

Sans le moindre détour intellectuel, cette cité, elle la recevait immédiatement comme couleur, odeur, saveur. C'était peut-être cette tresse d'exotisme tropical et de grisaille, de limpidité et d'ombres, de romantisme et de galimatias, de liberté de mœurs et de répression féroce... c'était peut-être cela le réalisme merveilleux? Les sociétés de métissage ont toujours le secret des nuances!

Cette Havane orgueilleuse, elle en avait gardé l'arrière-goût des démarches chaloupées, de la provocation des regards, de la superbe des façades croulant sous les attaques conjuguées de l'humidité et du manque d'entretien... de cette atmosphère ne lui venait qu'un mot : style.

À plusieurs reprises, les journaux pour lesquels elle avait travaillé l'envoyèrent décortiquer ce David Caraïbe.

Ainsi neuf mois après le départ du Che, avait-elle – non sans enthousiasme – couvert la conférence tricontinentale. Le président Dorticos avait ouvert de manière tonitruante les débats en déclarant qu'il convenait de «répondre à la violence de l'impérialisme par la violence armée». Alors que Russes et Chinois n'en étaient qu'aux premières passes de leur partie planétaire d'échecs, les couloirs de «l'ancien»

Hilton, rebaptisé Habana libre, retentissaient des mythes et du lyrisme de la décolonisation. Dans cette fête qui faisait se croiser Amilcar Cabral et Salvador Allende, tous les avenir, comme au matin du monde, étaient ouverts. Son histoire à elle s'était alors nourrie d'un amour contingent. Mais tandis qu'elle éprouvait généralement à l'apprentissage d'un nouveau corps une sorte de mussitation, sa chair cette fois-là en avait précieusement gardé la mémoire. Elle avait alors découvert cette volupté qui réduit tout sur son passage si ce n'est soi – par-delà toute borne, par-delà toute norme – la souveraineté de l'instant. Cris silencieux, explosion qui rassemble... plaisir-douleur, dedans-dehors, abysal-épidermique... Éphémère et foudroyante révélation qui laisse à jamais dans l'anéantissement la soif d'être, le désir du désir. Dans ces moments de détresse, encore aujourd'hui, la reconstitution de ce frisson la reconfortait. Elle se souvenait aussi du ton sinistre avec lequel il lui avait rapporté la question qu'Antonin Artaud avait jetée aux surréalistes qui le traitaient de canaille. «Mais que me fait à moi toute la révolution du monde si je sais demeurer éternellement douloureux et misérable au sein de mon propre charnier?»

Trois ans plus tard, alors que les villes semblaient s'être vidées, elle avait dû glaner les débris d'une bien triste moisson. Le leader Maximo, désormais thaumaturge, affirmait que l'île devait atteindre une production de sucre de dix millions de tonnes. Il fallut pourtant reconnaître que «la foi» à elle seule ne permettait pas de couper la canne et encore moins de la faire pousser. Un groupe, aujourd'hui très populaire pour une chanson intitulée «Se acabo el querer» (L'amour c'est fini), a pris non sans ironie le nom de Los Van Van. En écho, certains y entendent le mot d'ordre volontariste de cette Zafra «y de que van! van!» («et ce qui doit marcher nous le ferons marcher!»).¹

De nouveau, en avril 1980, elle se retrouva au cœur de la crise. Les illusions d'un pays-vitrine relevaient déjà de sa mauvaise conscience. Sa vie n'aurait-elle été que duperie? Ses convictions, ses sensations, ses amours... était-ce le prix à payer pour ses passions?

Ils avaient été plus de dix mille à se précipiter vers le quartier de Miramar où se trouvait l'ambassade du Pérou.

Les rancœurs contre la libreta (carnet de rationnement), le marché parallèle, le marché noir, la cola (file d'attente) pour la guagua (bus) qui ne s'arrêterait peut-être pas, pour une denrée qui serait peut-être manquante... c'était contre ce château qui se nourrissait de leur temps, contre le quadrillage des existences par les comités de défense de la Révolution que la fuite se généralisait.

Dans les jardins de l'ambassade, chaque candidat à l'exil avait – disait-on alors – déjà acquis vingt centimètres carrés de liberté.

En réponse à ses questions, on avait demandé à Luz pourquoi Cuba était devenu le plus grand pays du monde.

– Son gouvernement est à Moscou, son armée en Afrique, sa population en Floride.

De toute part affluaient ceux que les autorités qualifiaient d'homosexuels, de délinquants, d'anti-sociaux. On avait dû bloquer les voies d'accès à la capitale afin d'enrayer une hémorragie qui eût été fatale au Régime.

En mai 1980, les marielitos, du nom du port de Mariel par lequel ils s'embarquèrent, étaient 123 000!

La veille au soir, elle avait demandé au taxi qu'il longeât le Malecon jusqu'au monument du général Calixto Garcia. Elle avait besoin d'un sas pour oublier cette masse gluante de touristes en partance vers le soleil – c'est-à-dire nulle part – qui désormais occupaient les lignes d'Air- Cubana.

Elle se rappela la sémiologie subtile des statues équestres qui, disait-on dans l'île, est universelle.

«Si le cavalier regarde vers la mer, c'est un héros international; s'il regarde vers l'intérieur, il s'agit d'un héros national. Pour le reste, il suffit de regarder les pattes du cheval...»

– Les pattes?

– Si le cheval a les quatre pattes sur terre, son cavalier est mort de mort naturelle; trois pattes, des suites de ses blessures; et si le cheval n'a que deux pattes qui touchent terre, son cavalier est mort au combat. Vous ne saviez pas?²

Des cargos paresseux pénétraient insensiblement dans le port, les vagues explosaient en gerbes contre le parapet. La voie la plus proche du front de mer était impraticable.

En face de la section des intérêts des États-Unis, qu'abritait la bannière suisse, les néons rouge rose et jaune indiquaient toujours : «senores imperialistas no le tenemos ningun miedo». («Messieurs impérialistes nous n'avons pas la moindre peur de vous»).

Elle voulut aussitôt aller siroter avenida de Belgica un double daiquiri glacé sans sucre. L'immeuble au pied duquel se trouvait le Floridita avait été détruit. Devant le rideau de mélancolie qui, de toute évidence, avait recouvert son visage, on lui assura que «tout» était en rénovation!

De nouveau, elle se trouvait dans cette grande caraïbe pourpre pour juger si le processus de rectification avait quelque chose de commun avec l'effondrement des derniers dogmes en Europe de l'Est. Mais au profond d'elle-même elle savait que les effets de la Perestroïka l'intéressaient moins que les contingences de sa propre vie. Malheureusement, ce n'était pas vraiment pour ce type de méditations qu'elle avait été employée!

Elle aurait aimé parler des posadas, ces maisons de rendez-vous qui continuaient à être gérées par «le pouvoir populaire». Si le désir était ardent et les moyens suffisants, l'on pouvait négocier une place plus intéressante dans la file d'attente. On y brodait, on y tricotait, certains ménages officiels s'y étaient surpris avec d'autres conjoints. Personne ne pouvait prétendre être là par hasard; pour quelques pesos supplémentaires, on s'ébattait dans des draps propres! Certaines de ces maisons étaient célèbres. Elles s'appelaient Canada Dry, Agua Dulce, Eden Arriba, Eden Abajo. Cette tradition était au moins aussi ancienne que l'époque où Fidel – disait-on – faisait le mur pour aller admirer les danseuses du Tropicana. Si l'on n'avait pas les moyens d'utiliser sa «garçonnière» ou si l'urgence était absolue, d'autres rites étaient accessibles. L'on entrait avec sa voiture dans un garage dont la porte se refermait automatiquement. Par une boîte l'on transmettait ses commandes, drap, boisson, musique... les ingrédients de la passion étaient distribués sans que l'on ne vît jamais les officiants.

Cuba, bordel américain? Il était aussi un petit peu cubain! Le pays avait d'ailleurs maintenu une polygamie plus ou moins affichée. Si l'on était très disert sur le zoo de Raul

Castro, l'épouse de son frère restait fantomatique. Quoi qu'il en fût – comme au sujet de ses hypothétiques crises métaphysiques –, cette situation matrimoniale (ainsi que sa descendance) laissait prise aux plus baroques élucubrations. «Le prestige, disait de Gaulle, ne peut aller sans mystère, car on révère peu ce que l'on connaît trop bien. Tous les cultes ont leur tabernacle et il n'y a pas de grand homme pour ses domestiques. Il faut donc que dans les projets, la manière, les mouvements de l'esprit, un élément demeure que les autres ne puissent saisir et qui les intrigue, les émeuve, les tienne en haleine...».³ Si – par sa condition – le majordome est iconoclaste, les dictateurs, eux, grandissent à l'ombre des maquis!

Elle aurait aussi aimé parler du quartier chinois qui s'asphyxiait doucement ou de la santeria plus vivante que jamais. Un peu comme au Brésil le candomblé ou en Haïti le vaudou... les esclaves noirs, sous la pression du clergé, avaient maquillé leurs croyances et leurs rites sous un vernis catholique. Les racines africaines de cette île à la dérive vivaient toujours sous la forme de ce syncrétisme qui se manifestait plus particulièrement sous la forme d'une vingtaine de saints africains : les Orishas. Une dévotion particulière est rendue à la Ceiba, l'arbre sacré, l'arbre fromager. Qui s'y attaque, l'élague, l'émonde, le mutile, doit s'attendre aux pires calamités.

Durant l'été 89 avait éclaté l'affaire Ochoa. Diocles Torralbas, vice-premier ministre, était poursuivi pour avoir organisé un réseau de ballets roses. Tony la Guardia – l'homme de la stratégie de contournement du blocus américain – était accusé de différents trafics dont celui de la drogue. Enfin, «le héros de la république» aurait été à l'origine d'une filière facilitant le passage de la cocaïne colombienne vers les États-Unis. Devait-on, pouvait-on, regretter les aveux des grands procès de Moscou? Les inculpations n'étaient légitimées que par de misérables histoires de trafic. L'idéologie, malgré les apparences, n'avait plus cours officiel! En s'ébrouant, le Maître avait fait remonter à la surface toute la lie, toute la boue de son régime.

Pour maintenir le mensonge, il offrait au peuple sceptique quelques miettes de vérité.

Assez rapidement, Luz dut se rendre à l'évidence; entre les deux termes de l'alternative : «le socialisme ou la mort» il ne restait plus que la mort. Certains dirigeants parlaient déjà d'une nouvelle Atlantide!

Luz aussi avait souvent pensé au suicide. Au travers d'une longue dépression, elle avait dû reconnaître qu'au nom de la libération elle avait supporté l'oppression. À quarante-huit ans, elle avait eu le sentiment que tout foutait le camp, son corps, son esprit... tout était en question. Si avec une telle détermination elle s'était à ce point trompée, si avec une telle assurance elle n'avait été faite et refaite que par l'air du temps, quel pouvait être le sens de ses jugements? Après tant d'erreurs, ne restait-il que la prudence du silence? Déjà elle refusait l'image de son corps nu dans les glaces des salles de bains. Il ne s'agissait plus d'un doute joyeux et fécond mais d'une désespérance, d'une paralysie. Alors qu'elle avait tant ironisé sur ces couples qui font l'amour dans le noir, elle s'était surprise à demander qu'on éteignît toute lumière. Même son métier lui procurait une sorte de nausée. Elle avait le sentiment qu'en se bornant à un commentaire politique des événements, elle avait trompé. Elle cherchait vainement à échapper à cette redondance du discours qui, pensait-elle, masque le vécu des hommes.

Cette île était ivresse, accomplissement des sens. C'est ce qu'Hemingway avait sans doute senti en prenant pied sur ce grand navire immobile. On avait laissé entendre à Luz que «Papa», comme on l'avait surnommé ici, était très sensible aux senteros. Dans sa résidence de Finca Vigia, les racines d'un fromager centenaire cherchaient à soulever le sol. Ernie avait menacé qui oserait porter une lame contre ces mandragores des pires sévices. Un jour pourtant, sa quatrième femme Mary, excédée, fit appel aux services du jardinier. Ce dernier n'avait pas soulevé les dalles que Papa, mystérieusement revenu, les menaçait d'une Remington calibre 12 à double canon. Le jardinier eut tout juste le temps de fuir par la fenêtre alors que le maître des lieux tirait en l'air. En 1985, alors que la Ceiba risquait de causer de

sérieux dommages, on s'était finalement résolu, non sans crainte, à l'abattre.

Luz s'étendit sur l'un des lits de cette chambre spacieuse. Elle se remémorait cette somptueuse maison où il y avait bien longtemps – un jour de février – l'avait entraînée Frantz. La mémoire tenait de la magie. En filtrant, triant le vécu, en le reconstruisant sans cesse, elle nous ménageait. Sans cette dose de mensonge, qui donc supporterait le spectacle de sa vie? Ne maquille-t-on pas même les cadavres!

Dans le taxi qui les avait conduits jusqu'à San Francisco de Paula, il lui avait expliqué comment avait été acquise la maison.

– Rentrant d'une Espagne vaincue, Hemingway avait emménagé à l'hôtel Ambos Mundos. Tu sais : calle Obispo, juste en face du ministère de l'Éducation. C'est là qu'il rédigea *Pour qui sonne le glas*. Il devait être souverain au plein cœur de cette Habana vieja, à quelques pas de la Bodeguita del Medio, mais manquer toutefois d'espace. Il loua donc à un Français cette vaste demeure qui avait été un fortin espagnol. Il l'acheta en 1940 grâce aux droits d'auteur des soixante quinze mille exemplaires vendus. Il s'y installa avec sa troisième femme, Martha.

Luz songea avec une certaine nostalgie à cette lourdeur didactique dont, depuis qu'elle le connaissait, Frantz avait toujours fait preuve. Cette odeur de craie, de pupitre, de blouse lui était devenue calvaire. Non seulement il cherchait toujours, par ses connaissances, à épuiser un sujet mais il voulait de surcroît entraîner ceux qui l'entouraient dans les vagues de ses enthousiasmes. Initialement, cela l'avait séduite mais, à la longue, ce comportement systématique et mécanique était devenu une épreuve. Elle pensa que son expérience corroborait le dicton selon lequel les raisons qui conduisent aux ruptures sont les mêmes que celles qui président aux rencontres!

– Savais-tu, continuait imperturbablement Frantz, qu'un groupe formé par John Dos Passos, Orson Welles, Lillian Hellman... sais-tu qui était Lillian Hellman? Avant d'avoir enregistré une quelconque réponse, il répondait : la compagne de Dashiell Hammet, du beau monde quoi...! Ce

groupe, baptisé *contemporary historians*, commanda à Joris Ivens un film sur la guerre d'Espagne. Lillian Hellmann malade, Hemingway se chargea non seulement du scénario de *Spanish Earth*, mais il en lut le commentaire.

Visionnant avec Ernie le résultat, O. Welles trouva le film dégueulasse, «ta voix trop flûtée». À l'issue d'un combat mémorable, il fallut remplacer sept rangées de chaises ainsi que l'écran. Le projectionniste, qui avait cherché à s'interposer, fut récompensé par sept points de suture sur le haut de la tête. Le plaisir que prenait Frantz à raconter ces histoires de bandes dessinées avait été tranché par un :

– Enfantin! décoché sèchement par Luz.

– Qui? quoi? interrogeait Frantz, interloqué par le fait de n'avoir pas produit l'effet escompté.

– Toi et lui! Toi, le révolutionnaire toujours en quête du maître, du héros, du père! Lui, avec sa panoplie clinquante de gros bras. Les bagarres, la guerre, la chasse, l'alcool, les armes... toute cette virilité de bazar pour jouer à l'homme, au dur. Cela a quelque chose de pitoyable. Savais-tu qu'il était très fier de son torse velu...? Il a produit une œuvre pour façonner sa propre légende à partir de bons gros vieux poncifs : le naturalisme américain à la Thoreau, le roman d'aventure pour enfance bourgeoise, l'obsession de la castration ou de l'impuissance dont il accusa Henry James. En plus, toi qui ne cesses de stigmatiser les pêcheurs à la ligne...!

– T'es-tu déjà interrogée sur les raisons de ta propre hargne?

Quand il était à court de réponse, Frantz prenait généralement le répit d'un argument psychanalytique.

– Tu ne me feras pas croire que sous cette passion de l'action, cette avidité de vivre, sous l'artifice des fêtes... tu ne perçois pas le plus profond des désespoirs, la dérision même! Obsédé par la symbolique du matador et du crucifié, Hemingway se déchirait entre le divertissement et le salut. Pascalien, ton fort à bras, oui – tu entends bien – il était profondément pascalien...! L'éphémère comme connaissance de la connaissance, c'est cela épouser sa propre mort. Ce n'est pas la guerre qu'il aimait mais le dévoilement qu'elle implique. Le non-sens de la guerre est le miroir

tragique de l'existence. C'est cela le pathétique de notre condition.

L'éloquence appuyée dont jouait inconsidérément Frantz n'avait eu pour résultat que d'attiser l'agacement de Luz.

– Byron en Grèce, Malraux en Espagne ou Hemingway qui patrouille dans le Gulf Stream à la recherche de sous-marins allemands... ou toi, leur émule, avec le tiers monde, pour satisfaire vos consciences vous ne cherchez qu'à ajouter quelques touches colorées à vos autoportraits! Vos causes n'expriment jamais que votre égotisme!

– Avec les intentions comme avec l'inconscient, ce qu'il y a d'extraordinaire, rétorqua Frantz, c'est que l'on peut dire d'eux ce que l'on veut! Mais la pratique... un homme qui met fin à ses jours! Comment douter que ses actes ne fussent en conformité avec ses idées?

– Arthur Koestler avait raison, reprit Luz, il est indécent de prendre le monde pour un bordel à émotions métaphysiques... et puisque je sais que tu apprécies tant les belles formules, sais-tu ce que son « amie » Gertrude Stein disait de ton héros?

– Non mais il doit s'agir de quelques malveillances de mentor éconduit! Quant à Koestler, son testament est espagnol et du zéro jusqu'à l'infini son œuvre n'est que métaphysique? alors?

– Il a l'air d'un moderne, disait-elle, et il a l'odeur d'un musée!

Le ton de la conversation montait, l'argumentation dégénérait. Comme trop souvent, ils ne cherchaient plus naïvement à raisonner mais fouillaient leur intelligence pour trouver les munitions qui leur permettraient de mieux se quereller.

Il tombait des trombes lorsqu'ils parvinrent au portail qui était fermé. Frantz descendit du taxi pour demander quelques explications au policier qui se trouvait en faction à l'intérieur du parc. Après un bref échange, il revint la mine dépitée.

– Que se passe-t-il? demanda Luz.

– On ne peut visiter la maison à cause de l'humidité.

– De l'humidité? reprit Luz.

– Oui, les jours de pluie le musée est fermé... cerrado, tu comprends?

Luz éclata de rire. Dans un silence virginal le retour devint interminable!

Allongée sur ce lit, les débris du passé, les bribes du bonheur remontaient comme une marée. Tant de passions éteintes! Cette après-midi, au Museo nacional, face à l'énigme de ses toiles lui était revenue cette vision qu'une journée de 1907 eut Wifredo Lam : «De la rue, vient le bruit de tout ce qui passe, inversé, dans la chambre; un bruit infernal. Pour la première fois, j'éprouve le vertige de la solitude, la distance entre les objets et ma mesure. Dans ce petit espace, je ressens pour la première fois la peur de n'être qu'une chose parmi les choses, une présence muette à l'égard des objets sans nom. Ce jour-là marque le début, pour moi, du sentiment de l'écoulement des jours, d'une liaison dans la mémoire et d'un temps qui ne s'arrête pas.»⁴ Un cerbère en uniforme vint dans le hall du musée lui dire que son avachissement était indécemment! Son indignation – à elle – fut telle qu'elle inscrivit sur le livre d'or du musée qu'elle avait, pour la première fois, rencontré le fascisme et qu'elle avait auparavant une autre idée du castrisme!

Qu'était devenu Frantz? perdu dans ses voyages? gagné par les affaires? s'accrochait-il toujours à la moindre explication pour colmater fébrilement les brèches qui, sous la pression du vide, éclataient de toute part? combien d'illusions mortes? autant que de noms rayés sur les pages de son carnet d'adresse? Était-ce cela saisir le vent? Après une vie témoignant du mouvement des hommes, Joris Ivens, quelques semaines avant sa mort, se faisait porter à dos d'homme dans quelque désert chinois pour piéger cette fuite ininterrompue, cette circulation infinie de vie. «Lorsque la terre respire, dit un proverbe chinois, cela s'appelle le vent.» Dans ces dunes toujours mobiles et toujours figées, le vieil homme asthmatique livrait son testament : «Dans la vie, le meilleur c'est ce qui est impossible. J'ai passé ma vie à essayer de surprendre le vent car un endroit où il n'y a pas de vent est mortel.» À terme Yukong, comme tout un chacun, n'avait transmis que ce battement?

Luz était toujours attendrie par la déception et l'entêtement quasi animal de Frantz. Le lendemain était une journée ensoleillée... C'est elle qui lui proposa de retourner à la Finca Vigia. Comme si rien ne s'était passé, Frantz reprit durant le voyage ses explications.

– C'est en 1947 que fut construite la tour, au dernier étage de laquelle Hemingway écrivait. À l'automne de cette même année, la maison avait été investie et fouillée par la police de Trujillo. En 1962, après la tentative de débarquement dans la Baie des Cochons, l'artillerie anti-aérienne s'était déployée dans le jardin. Tout cela n'était que métaphore! Sur les crêtes, l'artiste est toujours celui qui guette le vert de l'horizon. Dans les tranchées de l'esthétique, il conjure la mort. Avec ses ailes de moulin, ce veilleur ne cherche qu'à faire sienne la force du vent!

– Moi, ce qui m'intéresse, dit Luz, de nouveau excédée par ce qu'elle considérait relever de la vanité, ce sont les cinquante-quatre chats, les vingt coqs de combat et les chiens. Que penserait Hemingway de l'interdiction des jeux?

– Justement, ajouta Frantz, le second étage de la tour était aménagé en «gatera». C'est là que se retrouvaient les chats. Ils furent tous enterrés au pied de la porte de la salle à manger. Les dépouilles des chiens, à proximité de la piscine. Il décrivit longuement le chat Boise que l'on surnommait Boy. Il se prenait pour un homme, mangeait des mangues glacées, des avocats, des œufs. Hemingway aimait «ses manières bizarres et son amour triste et désespéré».

Ils se retrouvèrent au portail qui, sous le soleil, était cette fois largement bâillant. Après s'être arrêté devant la petite guérite de contrôle, entre les manguiers et les flamboyants défleuris, le taxi tourna après les étables et continua dans l'allée circulaire jusqu'à la maison. Dans l'écrin d'une verdure luxuriante, ceinturée de tonnelles, tranchait une longue construction de plain-pied. Le ruban blanc du mur d'enceinte était percé d'une multitude de fenêtres à petits carreaux. Par ces trouées, l'on découvrait les différentes pièces. «Elle put apercevoir les fenêtres ouvertes de la chambre, c'étaient de grandes fenêtres et, dans une certaine mesure, elles lui rappelaient *le Normandie*.»⁵

En dévalant parmi les palmiers royaux le chemin qui conduisait à la piscine, Luz imagina cette nuit d'octobre 54. Les alcools – entre les éclats de voix – coulaient à flot. Ernie ne supportant pas l'idée d'une cérémonie et les déguisements qu'elle impliquait avait refusé de se déplacer jusqu'à Stockholm. Si la joie avait la chance d'apparaître, c'était ici – et nulle part ailleurs – qu'elle pouvait se vivre. Mais au bord de cette piscine vidée, elle se trouva soudain prise de vertige, intrusive. Aux premiers jours de juillet 61, tout ici s'était figé. Brusquement elle pressentit qu'à tout instant la vie pouvait réinvestir le lieu et lui demander des comptes. Le flot des visiteurs comblait imprudemment cette coquille désertée. Cette demeure était musée, lieu où – jusqu'aux fétiches – l'existence se déroulait aux bordures d'elle-même. Heureusement, l'une des gardiennes lui demanda d'aller acheter un T-shirt dans la boutique réservée aux touristes bardés de dollars. C'était comme si la vie reprenait soudain ses droits. Elle en fut persuadée... l'on n'avait pas sectionné toutes les racines de la Ceiba!

Retrouvant Frantz, il lui dit que cette maison était un paradis fortifié!

Ici... il ne pouvait appuyer de ses orteils sur les gachettes.

... non pas Ici!

– Connais-tu Ketchum? lui demanda Luz.

– Non... mais à Mary il avait écrit que «même si tout est détruit, il nous restera une maison au milieu de la désolation».

– Il est plus facile de se protéger d'une désolation venue d'ailleurs que de celle qui nous mine! répliqua Luz.

Ils rentrèrent à l'hôtel. Montèrent dans leur chambre deux mojitos, puis firent l'amour. Seule sur son lit, le regard languide, Luz caressa de la pointe de ses doigts son ventre en songeant à cette saison où la sensualité ne pouvait que vous envelopper. Elle scruta la rue au travers de la jalousie. Les enfants avaient disparu. Tout semblait au repos. Elle ouvrit la télévision dont la programmation était spécialement conçue pour les touristes. Exceptionnellement, pour la désignation d'un nouveau président de l'assemblée nationale, le discours du leader Maximo était intégralement

retransmis. Sanglé dans son uniforme comme si – à la seconde suivante – il devait rejoindre la Sierra Maestra, grande barbe devenue blanche, geste généreux, coup de menton mussolinien, apostrophes fréquentes... le Big Brother tropical avait l'allure majestueuse d'un ogre. Lorsqu'il s'adressait au nouveau promu en usant du diminutif «Juanito», il semblait plus s'adresser à un enfant qu'à un camarade. Les dictateurs usent souvent de la rhétorique du père sévère! Mais à l'heure où les hommes politiques occidentaux rivalisaient d'insignifiance, il était impossible d'être insensible à ce personnage sorti d'un romancero ou d'un drame grec... il était au-delà de toute gestion dans un face-à-face avec l'Histoire. Il ne vivait que de défis. Depuis trente ans, il jouait – avec le même costume – la même tragédie. Cette tension, cette manière de jongler au-dessus de l'abîme, c'était peut-être cela son charisme. Certains disaient qu'il se noyait... que tous l'abandonnaient, Luz restait persuadée qu'il n'était jamais aussi à l'aise que dans les crises, grâce auxquelles il rebondissait.

Elle l'imagina, avec ses grands moulinets de mains, nu puis enfant. Quelle avait été l'enfance de ce chef?

«Por ahí hay países de Europa del Este donde hay ya 80 partidos, ¡ochenta partidos! Defienda la Revolución con 80, o con 20, o con 10, o con 2, dividida aunque sea en dos partes. Aquí no vamos a reproducir la famosa división de poderes del famosísimo Montesquieu, que ahora está de moda otra vez – Cosas de la prehistoria se están poniendo de moda –; aquí hay un poder, que es el poder del pueblo y el poder de la Revolución, que ejerce distintas funciones... aquí en el trópico, en esta isla caribeña las cosas son diferentes. Y eso, los que no lo sepan, deberían saberlo.»⁶

«Otra vez»...! Le message était ressassé, usé jusqu'à la corde : «Le pouvoir m'appartient et n'appartient qu'à ma seule personne.» Comment, dans cette logorrhée, une once de dénuement aurait-elle pu s'insérer? À l'Est, on pouvait accuser ses pères. Ici, il aurait fallu se renier! Toute concession devenait brèche. Comme Mirabeau le dénonçait déjà, le *lider* avait «enchaîné toute espèce de libertés en exagérant toute espèce de dangers». Était-ce toujours exagération? En 1975, la commission Church avait réussi à se faire présenter

par le directeur de la C.I.A. de l'époque, William Colby, l'authentique arbalète aux flèches empoisonnées destinées à l'assassinat de Fidel. Paradoxalement, l'Amérique avait fourni au castrisme le combustible de son pouvoir. L'art, le génie du politique, avait consisté à métamorphoser les menaces extérieures en moyens de gouvernement. En son temps, Castro avait épousé l'Histoire, désormais il était moins que certain qu'elle l'acquittât! Luz imagina la solitude du chef. Pouvait-elle se mesurer à celle de citizen Kane au cœur de Xanadu? Au bout du pouvoir, il y a toujours l'incommensurabilité du vide.

En 1934, Ernie était tombé malade au centre de l'Afrique. Évacué vers Nairobi, il entrevit les neiges du Kilimandjaro. Rétabli, il rejoignit le lac Manyara pour y pêcher à bord d'une vieille vedette baptisée Xanadu!

Gavées de socialisme, les jeunes générations étaient vaccinées contre toutes flambées verbales. Entre leur quotidien et le trépas, elles attendaient la mort... celle du père. Faute de Perestroïka, elles parlaient d'une «espera estoïca» (attente stoïque). Cette situation sembla à Luz conforme au commentaire que fit J. Lacan de la dialectique du maître et de l'esclave : «Le maître à l'état pur est dans une position désespérée, car il n'a rien à attendre que sa mort à lui, puisqu'il n'a rien à attendre de la mort de son esclave, si ce n'est quelques inconvénients. Par contre, l'esclave a beaucoup à attendre de la mort du maître.»

Luz pensa qu'elle non plus n'avait plus rien à attendre d'aucune mort. Cela signifiait-il qu'elle n'avait plus rien à attendre de la vie? L'espérance naissait d'obstacles, mais lorsqu'il ne restait plus qu'un espace dépouillé et lisse, sans aucune entrave vers le rien, on appelait cela vieillesse. Luz se demanda si des raisons étaient indispensables à la vie? La cause des peuples n'était-elle pas la projection flamboyante de cet imbroglio de nœuds qui fondait toute existence. Elle se rendit à la salle de bains en se disant qu'elle n'avait pas vraiment perdu son après-midi. Elle ferait de ce discours un article pour son directeur. Devant le lavabo, elle se souvint de cette remarque de l'*Adieu aux armes* : «Chaque fois que je vois ce verre, je pense à tes efforts pour te nettoyer la conscience avec ta brosse à dents... tu es le

garçon à remords». Luz associa les morceaux de cet «avant la chute» à l'un de ses projets de nouvelle. Elle sortit de sa valise un manuscrit raturé auquel avaient été agrafés quelques documents.

Le personnage central de ces notes était son vieil ami portugais Antonio. Elle l'avait toujours connu viscéralement communiste, mais c'était pour d'autres raisons qu'elle l'aimait. Elle avait beau – à chaque rencontre – lui débiter les critiques du marxisme qui couraient l'Occident, il demeurait, avec un sourire entendu, imperturbable. Dans sa chair, le communisme incarnait l'opposition à Salazar. Si elle avait vu les ouvriers agricoles des quintas de l'Alentejo se courber à terre devant leur propriétaire; lui avait su – sans chercher à donner un sens à son combat –, instinctivement, qu'il fallait lutter contre cet Estado Novo qui n'était que féodalités. Sur un article du 28 juillet 1970 intitulé «Le maître absolu du Portugal de 1932 à 1968», deux phrases avaient été soulignées. La première : «Heureux pays dont la Sibérie est à Madère, soupirera un jour Pildsuski.» Et la seconde : «Est-il vrai que pendant deux ans, au seuil de la lucidité, Salazar a joué le personnage pirandellien de ce chef qui, dans les palais officiels, se voyait encore par instants ce qu'il avait cessé d'être, entouré de la complicité attristée d'une infirmière, d'une lectrice et de quelques vieilles dames?»

On pouvait développer toutes sortes d'argumentations; Antonio écoutait toujours avec une attention scrupuleuse. L'Histoire ne trahit jamais, disait-il, sans se rendre compte de la dimension mystique de son affirmation.

Lui savait... de ses yeux, de sa peau, de ses sens... il savait...! Elle... avait entendu parler de... elle analysait! Comme tous ces intellectuels qui font leur carrière des misères humaines... son regard alors scintillait.

Après la révolution des œillets, il avait été naturellement coopté dans cette aristocratie dont – avant qu'ils ne se présentassent aux tribunes – on égrenait le nombre d'années passées en prison.

La Pide, le fort de Péniche, la prison de Caxias n'étaient pas des noms mais des marques, peut-être des cicatrices!

À la fin de l'année 89, elle avait imaginé Antonio regardant son téléviseur. Soir après soir, il suivait les méandres de la révolution roumaine. Puis vint le jugement des époux Ceaucescu, exécrés, draculesques disait le commentateur. La toque de travers, une barbe de quelques jours, «le génie des Carpates» sortait d'un tank. Elena, la tête recouverte d'un foulard, comme toutes les femmes soumises, suivait. Luz était persuadée que la mise en scène du procès produisait le contraire des effets espérés.

On a toujours besoin de croire que l'horreur, comme la folie, vient d'ailleurs, qu'elle appartient aux accidents de l'histoire! Quoi de plus rassurant que le versant inhumain, anormal des dictateurs?

Or ces deux-là avaient quelque chose de minable, jusqu'à l'humain. Il fallait se retenir pour ne pas être touché par ce couple de petits vieux dévorés par les jeunes loups dont ils avaient aiguisé les canines. La défense accusait des clients qui refusaient de reconnaître un tribunal invisible. Le dictateur tapotait la main de son égypte. L'accusation mêlait dans son réquisitoire les actes de violence d'une dictature d'un quart de siècle avec l'anodin, l'anecdotique : qui a payé l'impression «des recherches d'Elena»?

Luz avait découpé ce commentaire d'une revue française. «Elle, elle ressemblait à une touriste qui aurait perdu ses valises après une nuit passée dans un aéroport. Pas belle avec son visage pincé, mais pas repoussante. Ordinaire. Ce geste qu'il a eu plusieurs fois pour la faire taire paraissait affectueux, conjugal. Devant leur table de formica, on avait l'impression qu'ils attendaient un café. Mais pas la mort, non, leur aplomb était intact, ils espéraient encore en leurs partisans, ils ignoraient que leur sort était scellé. Sous les questions que débitait la voix d'un procureur invisible, Ceaucescu secouait la tête comme excédé par ce qu'on lui faisait.»⁷

Luz se dit qu'à aucun prix le lecteur ne devait avoir la moindre pitié pour cette misère. Elle pensa que les passions se nourrissent toujours de cadavres et que celui qui se pense conducteur n'est jamais que combustible! La nouvelle qui ne serait peut-être jamais terminée avait, comme c'est souvent le cas, déjà ses dernières lignes :

«Le visage grave, Antonio – sans le moindre mot – ferma son téléviseur qu’il ne rouvrit jamais! Dans son lit, il examina les formes, les rythmes, les couleurs des dessins qu’Alvaro Cunhal avait composés en détention.»

Encore, elle imagina en bas «ses» enfants dont l’absence était devenue omniprésente. C’était bien cette absence dont l’esthétique du mouvement cherchait la capture. Lorsqu’un sujet est statique, on utilise l’expression intrinsèquement contradictoire de nature morte. Le mouvement n’avait besoin ni d’acteurs, ni de spectateurs, ni même d’une quelconque esthétique, il se défiait de tout... majestueux, éternel et cosmique! Tout comme la conscience de soi s’arrête devant l’impensable de sa propre mort, l’art en miroir n’est-il pas l’éternel retour de ce manque? Marcel Duchamp l’avait pressenti :

«La peinture est la critique du mouvement mais le mouvement est la critique de la peinture.»

Engagements, passions, projets, espoirs... déplacer une réalité massive, dense et opaque! Séducteur? Hemingway aurait été impuissant dès 1944. Vivre l’illusion de se voir là en se sachant toujours ailleurs. Rien n’avait jamais changé car rien ne pouvait changer. Luz en conclut qu’il s’agissait de la fin de son histoire. Si l’avenir est un passé qui a déjà été – écrivait A. Kojève –, «la vie y est donc purement biologique. Il n’y a donc plus d’homme proprement dit.»⁸

Du vent, seulement le vent pénétrant notre vide, toujours... dans les têtes, dans les actes, dans les mémoires... la répétition pour l’éternel de l’insaisissable. Un mot arabe, RÛH, un mot hébreu, REUH, signifient à la fois inspiration et souffle, vent...!

Jamais de retour, un temps irréversible. Au bout des jours, il n’y a aucun départ : l’on ne redevient jamais ce que l’on a été. Ce désenchantement emportait Luz comme une lame d’ennui. Elle reprit encore ses notes. Une citation d’Octavio Paz avait été encadrée : «Si nous répondons que rien n’a changé car tous les changements sont faits de la substance du rêve, nous affirmerons implicitement que nous nous sommes modifiés. Avant de rêver ce rêve, nous n’aurions pu répondre ainsi; pour savoir que les changements sont des chimères, il nous faut d’abord changer.»⁹

Luz avala deux comprimés dont l'enveloppe rose signifiait sommeil. Elle ne rêva plus de tempête, ni d'hommes, ni de grands événements, ni de poissons énormes, ni de bagarres, ni d'épreuves de force, ni même de ses amants. Elle ne rêvait que de paysages et de lions au bord de mer...

Post-scriptum

La Studebaker starliner descend majestueusement la Calle Ocho que les gringos s'obstinent à appeler Eight Street. Du zénith, les rayons du soleil frappent perpendiculairement la courbe rosée du capot. À la droite du chauffeur, posé sur un fauteuil défoncé, *El Nuevo Herald* dissimule un livre. La chaleur relève les effluves capiteux du cuir et du tabac mêlés.

On retrouvera la voiture sur la transaméricaine «U.S. 1». Depuis Fort Kent dans le Maine, toujours vers le Sud, 3560 kilomètres jusqu'au *mile zero*!

On se détache progressivement de tout continent. Quarante-deux ponts lient les *Keys*, comme un chapelet les mesures du pardon. En pointillé, ils tracent la frontière entre les eaux du golfe du Mexique et celles de l'Atlantique. En parallèle les ruines discontinues du *scenic railway* balayé par l'ouragan de 1935.

En ce point final – comme partout ailleurs – on se réjouit pour l'Halloween. L'empreinte des écrivains a laissé place à leurs masques. Une sarabande de travestis tranche le calme des ruelles. Le faux du faux a quelque chose de pathétique. La gomme des pneus adhère au goudron fondant de Whitehead Street. Le chuintement s'interrompt devant le portail d'une vaste demeure de style colonial espagnol. Pendant quelques instants, c'est un vide. On se dirige vers un groupe de chats s'étalant sur les dalles chaudes du jardin. L'un d'eux se love au fond d'un aquarium vide. On observe avec une grande attention leurs pattes puis on parcourt lentement le large balcon de bois qui sertit le premier étage de la résidence. Accoudé à la balustrade de fer forgé, le regard se fixe sur un phare.

Plus tard, l'automobile s'immobilise en face d'une énorme borne sur laquelle est indiqué :

90 MILES TO CUBA
THE
SOUTHERNMOST
POINT
CONTINENTAL
U.S.A.

Fin du chemin, à quelques encablures du tropique du cancer? Le véhicule semble définitivement cloué sur un embarcadère désaffecté, un *peer* duquel plus aucun ferry ne prend le large.

Alors que ce jour décline, toutes portes fermées, moteur stoppé, on lit un texte :

«Non! Il n'irait pas! Il n'irait jamais! Jamais de la vie! Ce serait revenir sur les lieux qui nous ont marqués et démolis pour toujours. Oui, pour toujours. Car une fois que nous avons quitté les lieux où nous avons été enfants, où nous avons été jeunes, où nous avons cru, stupidement que l'amitié pouvait exister, et même l'amour; une fois que nous avons quitté ces lieux où nous avons existé, malheureux ou pleins d'illusions naïves, mais où nous avons existé, nous serons une ombre pour toujours, quelque chose qui précisément n'existe que par son inexistence, cette ombre, extirpée (sans recours) de son centre...»¹⁰

Notes

1. Maya Roy, «Sur une musique de Los Van Van» in *Autrement*, Cuba, n°30, janvier 1989.
2. Jean-Louis Vaudoyer – Jean-François Fogel – Olivier Rolin, *La Havane*, éd. quai Voltaire.
3. De Gaulle, *Le fil de l'épée*, éd. Plon.
4. Max-Pol Fouchet, *Wifredo Lam*, éd. Albin Michel.
5. Ernest Hemingway, *Îles à la dérive*, éd. Gallimard.
6. *Granma* du 21 février 1990 :
«Il y a des pays de l'Europe de l'Est où il y a même 80 partis, quatre-vingts partis! Vous imaginez! Défendez la révolution avec 80 ou 20 ou 10, même en deux partis vous serez déjà divisés... Ici nous n'allons pas reproduire la fameuse division des pouvoirs du célébritisme Montesquieu qui de nouveau revient à la mode – des choses de la préhistoire sont aujourd'hui à la mode,! Ici il y a un seul pouvoir, celui du peuple et de la révolution qui exerce différentes fonctions... Ici, sous les tropiques, dans cette île caraïbe, les choses sont différentes et ceux qui ne le savent pas devraient le savoir.»
7. Françoise Giroud, «Monstres à la loupe» in *Le nouvel observateur*, n°1313, 4 janvier 1990.
8. Dominique Auffret, *Alexandre Kojève*, éd. Grasset, p. 370.
9. Octavio Paz, *Rire et pénitence*, éd. Gallimard, p. 124.
10. Reinaldo Arenas, *Voyage à La Havane*, éd. Presses de la Renaissance, p. 131.

